



www.comptoirlitteraire.com

présente

“L’impromptu de Versailles”

(1663)

Comédie en un acte et en prose

de

MOLIÈRE

pour laquelle on trouve ici :

-un résumé

-un commentaire (page 3).

Résumé

“La scène est à Versailles, dans la salle de la Comédie”.

Scène 1

Molière rappelle à l'ordre ses comédiens, se plaignant : *«Ah ! les étranges animaux à conduire que des comédiens !»* Mais ils ne savent pas leurs «rôles», le texte n'étant pas achevé. Il leur indique qu'ils ont deux heures pour répéter avant l'arrivée du roi ; et il leur fait part de *«l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que [lui] seul»* car il entreprend *«de faire rire des personnes qui nous impriment le respect et ne rient que quand ils [sic] veulent»*, n'ayant eu que *«huit jours»* pour répondre à une commande du roi ; or *«les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance»*. Il allègue que la pièce étant en prose, ils peuvent jouer. Il rabroue *«Mademoiselle Molière»* : *«Taisez-vous ma femme, vous êtes une bête.»*, et elle se plaint de son changement d'attitude avec elle depuis qu'ils sont mariés. Elle lui demande pourquoi il n'a pas fait *«cette comédie des comédiens»* dont il avait parlé, lui montrant que les ridicules du comédien comique sont voulus, donc inattaquables, tandis que ceux du comédien tragique sont involontaires et déplacés, donc justiciables de la satire. Il indique son projet d'une comédie où il se serait moqué des comédiens de *“l'Hôtel de Bourgogne”*, en particulier de Montfleury, des deux Beauchâteau et de Villiers dont il imite le ton solennel qu'ils prenaient dans des tragédies de Corneille. Il revient à sa pièce et prodigue ses conseils à ses comédiens, expliquant à chacun, avec clarté et fermeté, le caractère de son rôle, indiquant les jeux de scène, demandant à La Grange de bien rendre son *«rôle de marquis»* qui *«est le plaisant de la comédie»*. Mlle du Parc s'étonne de son *«rôle de façonnier»* qu'elle avait déjà dans *“La critique de “L'école des femmes””* alors qu'elle ne l'est pas du tout, ce qui fait d'ailleurs d'elle une *«excellente comédienne»* capable *«de bien représenter un personnage qui est si contraire à [son] humeur»*. Du Croisy est incité à bien faire *«le poète»*, Brécourt à faire *«un honnête homme de cour»*, Mlle Béjart à faire la prude, Mlle de Brie à faire une femme qui se fait passer pour vertueuse, Mlle Du Croisy à faire une médisante, Mlle Hervé à faire *«la soubrette de la Précieuse»*. Mais survient *«un fâcheux»*.

Scène 2

Non sans maladresses, La Thorillière interroge Molière sur sa pièce, fait le galant auprès de comédiennes. Comme on l'invite à quitter les lieux, il déclare aller dire qu'ils sont *«prêts»*, contre quoi Molière proteste.

Scène 3

Molière annonce que *«la scène est dans l'antichambre du Roi»* où *«deux marquis se rencontrent»*, invite La Grange à en prendre l'air et à parler, mais trouve qu'il n'a pas *«le ton d'un marquis»*. Puis il s'entretient avec lui jusqu'au moment où il refuse d'être *«joué par Molière»* auquel La Grange fait remarquer qu'il avait tenu ce rôle dans *“La critique de l'école des femmes”*, ce qu'il conteste au point de gager *«cent pistoles»*. De ce fait, il leur faut quelqu'un qui les départage.

Scène 4

Se présente Brécourt qui est invité à juger de la *«gageure»*. Or il rappelle que Molière avait dit qu'il ne fallait pas *«regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait»* car *«l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes»*. Molière dit n'avoir pas *«épuisé»* sa matière, se plaisant à donner différents exemples de personnes ridicules dont il s'amuse à restituer les propos. Surviennent Mlle du Parc et Mlle Molière qui jouent une rencontre entre femmes du monde échangeant de fausses flatteries. Mais passent des *«dames»*.

Scène 5

Mlle de Brie annonce qu'*«on a fait une pièce contre Molière»* que le poète Du Croisy, Mlle du Parc, Mlle de Brie, Mlle Béjart, Mlle Molière et Brécourt justifient, promettant de soutenir *«les comédiens de l'Hôtel»*. Molière évoque le grand nombre de ses adversaires. Mlle Molière, comparant les pièces de Molière à celles de *«Monsieur Lysidas»*, les critique en soulignant pourtant les raisons de leur succès.

Du Croisy se targue de «*l'approbation des savants*», ce qui, selon Mlle Molière, «*vaut mieux que tous les applaudissements du public*». Est mentionné le titre de la pièce dirigée contre Molière : «*Le portrait du peintre*» que Molière se dit prêt à admirer, comme Mlle du Parc, Mlle Molière, Mlle de Brie, Mlle Béjart, Mlle Du Croisy, Mlle Hervé. Molière prévoit qu'il faudra que «*Molière se cache*», mais Brécourt assure qu'il y assistera, dénigre la pièce, repousse le reproche fait à Molière de «*portraits trop ressemblants*», et pense que sa meilleure réponse sera «*une pièce nouvelle*». Mlle Béjart lui conseille de «*tout dire contre les comédiens*» ; mais Molière refuse de leur donner «*ce qu'ils veulent bien recevoir*». Mlle de Brie mentionne leurs plaintes au sujet «*de trois ou quatre mots*» des «*Précieuses ridicules*» et de «*La critique de "L'école des femmes"*», mais Molière déclare : «*Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auraient voulu ; [...] Ils critiquent mes pièces ; tant mieux ; et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise ! Ce serait une mauvaise affaire pour moi.*», et dit être satisfait de ce que sa comédie «*a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement [il s'] efforce de plaire*». Mlle de Brie regrette qu'il ne se soit pas moqué de l'auteur de la pièce ; mais Molière se récrie : «*Vous êtes folle*» car, pour lui, ce serait lui faire «*trop d'honneur*» ; il ne veut pas s'engager dans cette «*sotte guerre*», et préfère en revenir à la répétition. Or le roi arrive, et Molière laisse les comédiens à eux-mêmes, ce qui effraie ses comédiennes.

Scène 6

Béjart annonce «*que le Roi [...] attend que vous commenciez*», et Molière demande «*encore un moment*».

Scène 7

Devant l'invitation à commencer, Molière croit qu'il va «*perdre l'esprit de cette affaire*».

Scène 8

C'est une autre invitation, et Molière promet : «*Dans un moment*».

Scène 9

C'est une invitation de plus, et Molière se plaint de ces «*gens*» qui veulent se rendre nécessaires.

Scène 10

C'est encore une invitation, et Molière craint de recevoir «*la confusion*».

Scène 11

Béjart annonce à Molière que le roi se contente d'une pièce déjà créée par la compagnie, «*remet [la] nouvelle comédie à une autre fois*», et Molière «*le remercie de ses extrêmes bontés*».

Commentaire

Alors que sa pièce, «*L'école des femmes*», était l'objet d'une cabale qui l'avait amené, au milieu d'octobre 1663, à répondre déjà à ses adversaires avec «*La critique de "L'école des femmes"*» qu'il avait écrite et représentée sur l'ordre formel de Louis XIV, Molière fut invité par celui-ci à le faire encore, et donna donc «*L'impromptu de Versailles*», une pièce qui, selon la définition du mot «*impromptu*», est courte et censée avoir été écrite rapidement, à la hâte. Et la mention de Versailles marquait que la faveur du roi avait établi Molière dans son palais même, d'où il évinçait ses rivaux qui étaient justement inquiets des nombreuses «*visites*» que «*la troupe de Monsieur*» y faisait.

La pièce, riposte plus violente, est un petit feu d'artifice où, tout en étrillant ses adversaires, il brossa un tableau pittoresque des mœurs du monde du théâtre et des comédiens de son temps. Il s'y mit lui-même en scène, et ses comédiens y portaient leurs véritables noms. On l'y voit auteur, acteur, directeur de théâtre et metteur en scène, homme-orchestre d'une troupe haute en couleurs, mais pas facile à manœuvrer, expliquant à chacun, avec clarté et fermeté, le caractère de son rôle, indiquant les jeux de scène, rectifiant en prêchant d'exemple le ton de La Grange et de Brécourt ; son autorité

s'accompagnant de familiarité et d'une souplesse quelque peu ironique lorsqu'il s'est agi de ménager la susceptibilité de la Du Parc, fâchée de toujours jouer les marquises façonnières.

*
* *

Affirmant ne pas avoir de comédie prête pour satisfaire le roi, Molière prétend en improviser une sous nos yeux qui serait une «*comédie des comédiens*» (1), ou plus exactement une comédie dans une comédie, du "théâtre dans le théâtre", jouant sur les effets particuliers que produisent une comédie dans une comédie et le passage d'un plan théâtral à l'autre. Ce n'était pas un procédé nouveau car "*Le songe d'une nuit d'été*" (1600) de Shakespeare, "*L'illusion comique*" (1635) de Corneille et "*Le véritable Saint-Genest*" (1647) de Rotrou en étaient des exemples. D'autre part, nombre de troupes de théâtre avaient déjà eu la tentation de se faire voir au naturel, le public étant toujours curieux de découvrir un instant l'envers du décor. C'était d'ailleurs une bonne publicité que de rendre ainsi les comédiens familiers au public habitué au théâtre.

Molière présente une conversation qui prolonge celle de "*La critique de "L'école des femmes"*". Autour de lui, qui est à la fois le metteur en scène et un «*marquis ridicule*», il y a :

- quatre comédiens : Brécourt, «*homme de qualité*» ; La Grange, «*marquis ridicule*» ; Du Croisy, «*poète*» ; La Thorillière, «*marquis fâcheux*» ; Béjart, «*homme qui fait le nécessaire*» ;
- six comédiennes : Mlle Béjart, «*prude*» ; Mlle du Parc, «*marquise façonnière*» ; Mlle de Brie, «*sage coquette*» ; Mlle Molière, «*satirique spirituelle*» ; Mlle Du Croisy, «*peste douceuse*» ; Mlle Hervé, «*servante précieuse*».

Même si l'on sait bien que, en nous livrant cette répétition, la troupe est toujours en représentation, on se prête à ce jeu subtil (qui l'est un peu trop !) où l'on est prié de considérer tantôt le comédien, tantôt le personnage qu'il représente, du fait d'un incessant passage d'un plan à l'autre, d'une première comédie à une seconde ; jeu qui se complique :

- du fait que la pièce que les comédiens répètent à partir de 3 est une réécriture de "*La critique de "L'école des femmes"*" avec les mêmes types de personnages, d'une part, les adversaires de Molière (les marquis ridicules, l'auteur jaloux et la précieuse prude) ; d'autre part, le chevalier défenseur de Molière ;

- du fait aussi que Molière joue le rôle d'un marquis qui attaque Molière, avant de s'interrompre pour montrer au comédien qui joue le chevalier comment il faut développer les idées de Molière.

Ce n'est qu'à la fin, au moment où la répétition est définitivement interrompue, que les comédiens, apparemment sans masques (mais on ne peut oublier que, demeurant personnages de comédie, les membres de la troupe sont toujours théâtralisés et que leur image demeure ambiguë dans la mesure où on ne sait plus où est le masque et où est le véritable visage) discutent des attaques dont Molière est l'objet et de la conduite à tenir.

La pièce fait la démonstration des qualités de comédien de Molière puisque, non content d'alterner entre son propre personnage et celui d'un marquis, il esquisse le rôle d'un chevalier-honnête homme, après avoir, au début de la pièce, parodié un poète (dans lequel on reconnaît Corneille) et successivement cinq comédiens de l'"Hôtel de Bourgogne" (dont une comédienne), montrant ainsi qu'il était fort capable de répondre à l'idée qu'il fait exprimer par sa femme (qui, en fait, est plutôt méchante !) : «*Vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.*» (1)

On pourrait croire que la pièce fut bel et bien un impromptu écrit en «*huit jours*», et que cela explique qu'on y trouve quelques maladresses :

- En 1, on est étonné de cette faute d'accord : «*faire rire des personnes qui nous impriment le respect et ne rient que quand ils veulent*» ; puis d'entendre Molière parler de «*leurs jours de comédies*» sans qu'il ait été indiqué desquels il s'agit (signalons que, pour la troupe de Molière, c'était le mardi, le vendredi et le samedi).

- En 2, La Thorillière demande : «*Comment vous en va?*»

- 4 devrait logiquement (surtout quand on voit la succession minutieuse et exagérée des dernières scènes) former deux scènes puisque, dans la seconde partie, surviennent des comédiennes.

Au fil du texte, nous trouvons des mots et expressions propres à la langue du XVIIe siècle qu'on peut expliquer :

- «*berner*» (5) : «faire sauter une personne en l'air sur une couverture tenue par plusieurs autres personnes» ;
- «*bravoure*» (5) : «déchaînement éclatant» ;
- «*canon*» (4) : «pièce de toile ornée de dentelle, de rubans, qu'on attachait au-dessous du genou» ;
- «*civilité*» (1) : «observance des convenances, des bonnes manières en usage dans un groupe social» ;
- «*comme quatre*» (1) : «comme quatre personnes», «très», «beaucoup» ;
- «*commerce*» (1) : «relations entre personnes» ;
- «*se commettre*» (1) : «compromettre sa réputation» ;
- «*concours de monde*» (5) : «présence de plusieurs personnes en un lieu» ;
- «*corps pour corps*» (5) : «en se portant garant de la loyauté de l'autre, ou des autres» ; «en se portant réciproquement garant de la loyauté l'un de l'autre, ou mutuellement les uns des autres» ;
- «*dauber*» (5) : «railler», «dénigrer», «se moquer» ;
- «*depuis le cèdre jusqu'à l'hysope*» (5) : «d'un grand arbre à un arbrisseau», «du plus grand au plus petit» ; le cèdre désignait peut-être Corneille, ou un grand comédien ;
- «*dessein*» : «*faire dessein*» (5) : «avoir l'intention de faire une chose» ;
- «*diantre*» (2) : juron, altération euphémisante de «diable» ;
- «*enlever le monde*» (5) : «faire perdre des spectateurs» ;
- «*entripaillé*» (1) : «doté d'un gros ventre» ;
- «*étrange*» (1) : «qui sort de l'ordinaire» ;
- «*façonnière*» (1) : «maniérée» ;
- «*fête*» : «*se faire de fête*» (9) : «vouloir se rendre nécessaire» ;
- «*fi !*» (4) : interjection exprimant le dédain, le mépris, le dégoût ;
- «*furieusement*» (4) : «avec force» - le terme était propre à la langue des précieux ;
- «*méchant*» (1, 5) : «mauvais» ;
- «*morbleu*» (1) : juron, altération euphémisante de «mort à Dieu» ;
- «*un nécessaire*» (7) : «homme qui fait l'indispensable», étant «la mouche du coche» ;
- «*obséder quelqu'un*» (4) : «l'entourer d'une présence constante, d'une surveillance sans relâche» ;
- «*office*» (4) : «service qu'on rend à quelqu'un» ;
- «*parbleu*» (2, 3) : juron, altération euphémisante de «par Dieu» ;
- «*Parnasse*» (5) : «du nom de cette montagne de Grèce consacrée à Apollon et aux neuf Muses, ensemble des poètes» ;
- «*la peste*» (1, 2) : juron condamnant une personne ou une chose nuisible ;
- «*pistole*» (1, 3) : ancienne monnaie ;
- «*prix*» : «*au prix de*» (4) : «en comparaison de» ;
- «*sambleu*» : «*par la sambleu*» (5) : juron, altération euphémisante de «par le sang de Dieu» ;
- «*servante*» (1), «*serviteur*» (2, 3, 4), «*servir*» (2), «*valet*» (3, 4) : mots employés dans des formules de politesse où est affectée la soumission à son interlocuteur ; «*Serviteur à la turlupinade*» (4) doit être compris ainsi : «Grand merci pour cette grotesque plaisanterie» ;
- «*songer*» transitif (4) : «concevoir», «imaginer» ;
- «*succès*» (1) : «ce qui arrive de bon ou de mauvais à la suite d'un acte, d'un fait initial» ; d'où «*l'inquiétude d'un succès*» ;
- «*tâcher à*» (5) : «tâcher de» ;
- «*têtebleu*» (1, 3) : juron, altération euphémisante de «par la tête de Dieu» ;
- «*turlupinade*» (4) : «grotesque plaisanterie».

En ce qui concerne le style, on remarque :

- cette hyperbole : La Thorillière est traité de «*bourreau*» (2) ;

-ces traits d'humour : *«Chevalier, tu devrais faire prendre médecine à tes canons. [...] Ils se portent fort mal.»* (4) - *«assaisonner de sel les louanges»* (4) ;

-cette fine ironie de la part d'une femme nouvellement mariée : *«C'est une chose étrange qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.»* (1) ;

-cette forte image : *«Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux»* (5).

*
* *

On peut voir dans la pièce un document puisqu'elle est censée nous montrer Molière dans son travail, être un instantané de son activité.

On voit le directeur de troupe et metteur en scène aux prises avec ces *«étranges animaux à conduire»* que sont les comédiens, en se montrant fougueux, impatient, brusque, coléreux, emporté par sa verve, habile, virtuose dans l'art d'incarner les rôles les plus divers, fin psychologue qui tient ses personnages pour des êtres bien vivants et qui exige de ses comédiens qu'ils aient l'imagination de leurs rôles puisqu'ils ne sont pas écrits, arrachant la parole à Brécourt pour dire lui-même hautement à ses rivaux qu'il n'a pas fini de parler et que la matière des ridicules humains est riche encore. Il se plaint de l'ampleur de sa tâche : *«Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci, que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect et ne rient que quand ils veulent? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrais en être quitte pour toutes les choses du monde?»* (1). On comprend les doutes qui pouvaient le tourmenter.

D'autre part, Molière brosse un tableau pittoresque des mœurs du monde du théâtre, des comédiens de son temps, de la vie d'une troupe. On prend conscience des difficultés auxquelles elle devait faire face. On découvre l'ambiance qui régnait lors des répétitions.

On remarque que Molière dit à La Grange : *«Pour vous je n'ai rien à vous dire.»* (1), ce qui est le plus beau compliment qu'il pouvait lui faire comme allait le rappeler le personnage de François Foucault, professeur agrégé de lettres au "Lycée Henri-IV", joué par Denis Podalydès, dans le film *"Les grands esprits"* (2017) ; pourtant, plus loin, il lui donne des indications sur son rôle.

En 2, on voit La Thorillière, le fâcheux, faire ridiculement le galant auprès des comédiennes les moins brillantes de la troupe.

On constate que, s'adressant aux comédiennes de la troupe, Molière les appelait *«Mesdemoiselles»*, ce qui était le terme d'usage pour les femmes mariées de la bourgeoisie, tandis que *«Madame»* était un titre réservé en principe aux femmes mariées de l'aristocratie.

On peut regretter la flagornerie à laquelle sa qualité de sujet et de courtisan d'un roi absolu l'avait contraint ; il déclare : *«Il vaut mieux s'acquitter mal de ce que [les rois] nous demandent que de ne s'en acquitter pas assez tôt ; et si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements»* (1) ; il évoque, non sans forfanterie, les *«augustes personnes»* (5) *«l'auguste assemblée»* (5) devant lesquels il doit se produire ; il indique trois fois qu'il écrivit la pièce sur l'ordre de celui qui exigea même de voir dans l'après-midi cette pièce qui n'avait jamais été répétée. Non sans une certaine amertume, il constate : *«Les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent ; et leur en vouloir reculer le divertissement est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours plus agréables : nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous, nous ne sommes que pour leur plaire ; et, lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont.»* (1).

*
* *

En 5, on se demande si Molière doit répondre à ses ennemis :

Brécourt se dit opposé à cette idée : *«Ma foi, je le trouverais un grand fou, s'il se mettait en peine de répondre à leurs invectives. Tout le monde sait assez de quel motif elles peuvent partir ; et la meilleure réponse qu'il puisse faire, c'est une comédie qui réussisse comme toutes ses autres. Voilà le vrai moyen de se venger d'eux comme il faut ; et de l'humeur dont je les connais, je suis fort assuré qu'une pièce nouvelle qui leur enlèvera le monde les fâchera bien plus que toutes les satires qu'on pourrait faire de leurs personnes.»*

Au contraire, Mademoiselle Béjart dit à Molière : *«Si j'avais été en votre place, j'aurais poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse ; et après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les comédiens, et vous deviez n'en épargner aucun.»*

Mais Molière lui rétorque : *«J'enrage de vous ouïr parler de la sorte ; et voilà votre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrais tirer, et le grand dépit que je leur ferais ! Ne sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses ? Et lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueraient "Le portrait du peintre", sur la crainte d'une riposte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : "Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent." ? N'est-ce pas la marque d'une âme fort sensible à la honte ? et ne me vengerais-je pas bien d'eux en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir ? »*

-Il annonce : *«Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai, j'y consens : ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes ; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage : je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde. Mais, en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquaient dans leurs comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête Monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.»* (5). Les «matières» peuvent être la morale et la religion, Molière réagissant vivement contre le reproche d'impiété qu'on lui faisait, ou sa vie privée car il savait que ses ennemis préparaient des attaques sur ce sujet.

Cependant, Molière répond tout de même à ses ennemis et très nettement, leur portant des coups bien assénés, disant d'eux : *«Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auraient voulu ; [...] Ils critiquent mes pièces ; tant mieux ; et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise ! Ce serait une mauvaise affaire pour moi.»* (5). Il indiqua que la jalousie seule les animait ; qu'ils voulaient lui susciter des ennemis en insinuant qu'il faisait des satires individuelles ; que, derrière le comédien, ils cherchaient à atteindre en lui l'homme (à cet égard, s'il leur demanda solennellement de cesser de l'attaquer sur sa vie privée, de l'affrontement entre lui et «Mademoiselle Molière» auquel on assiste dans la pièce, on peut tirer de désastreuses conclusions sur l'évolution de leur couple ! elle constate : *«C'est une chose étrange qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents. [...] Ma foi, si je faisais une comédie, je la ferais sur ce sujet. Je justifierais les femmes de bien des choses dont on les accuse ; et je ferais craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques aux civilités des galants.»*). Les ennemis de Molière tentèrent souvent de lui imputer les ridicules et les avanies de ses personnages de comédie, et tout particulièrement ceux de Sganarelle. Mais ils l'attaquèrent aussi à propos de ses rôles tragiques, où il était vraiment mauvais.

D'une part, Molière se moqua de ses rivaux, les «grands comédiens» de l'"Hôtel de Bourgogne". Son don de caricature s'étendant aussi à la voix, en 1, il ridiculise l'emphase, le ton déclamatoire de cinq

comédiens (dont une comédienne). Et il s'en prend en particulier à Montfleury qui, s'il était un excellent comédien qui interpréta les principaux rôles de Corneille et «faisait perdre la respiration aux spectateurs», était doté d'un ventre énorme ; en conséquence, quand Molière raconte qu'on lui a dit : *«Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre, un roi, morbleu ! qui soit entripaillé comme il faut, un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière»* (1), il faisait allusion à Montfleury qui, du fait de sa corpulence, tenait effectivement les rôles de roi en prenant de plus des poses avantageuses ; que Cyrano avait déjà raillé dans sa lettre *“Contre un gros homme”* (1663), disant alors de lui : «À cause que ce coquin est si gros qu'on ne peut le bâtonner tout entier en un jour, il fait le fier.» ; comme il maintenait ce ventre par un cercle de fer, il arriva que, alors qu'il jouait le rôle d'Oreste dans *“Andromaque”*, à force de hurler, «son ventre s'ouvrit» et qu'il en mourut à l'âge de soixante-sept ans. Signalons que Molière n'attaqua pas le plus illustre des *«grands comédiens»* de l'«Hôtel de Bourgogne», Floridor, car il était bien en Cour. Notons encore que, dans cette condamnation de la diction noble chez le comédien tragique, il faut faire la part de la polémique et des rancœurs personnelles.

D'autre part, Molière se moqua aussi de la nullité de la pièce de Boursault, *“Le portrait du peintre ou La contre-critique de “L'école des femmes”*”, qui avait été représentée fin septembre 1663 ; il y avait assisté, sur la scène, près des comédiens ; or Boursault l'injurait ; à en croire ses amis, il avait fait bonne figure ; au dire de ses ennemis, il avait perdu toute contenance. Ici, alors que *«Mademoiselle de Brie»* lui donne ce conseil : *«Ma foi, j'aurais joué ce petit Monsieur l'auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.»*, il se récrie : *«Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la Cour que Monsieur Boursault ! Je voudrais bien savoir de quelle façon on pourrait l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le bernerait sur un théâtre, il serait assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui serait trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée : il ne demanderait pas mieux ; et il m'attaque de gaieté de cœur pour se faire connaître de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sottise guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire ; et cependant, vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau.»* (5).

*

* *

Tout en protestant ne pas faire de *«personnalités»*, Molière étrille ses adversaires qui s'étaient mis en avant, se livrant à leur satire directe en traçant des portraits dont la clef est facile à trouver. Et, dans l'ensemble de ses pièces il ne manqua pas de faire des *«personnalités»* ; ainsi quand, dans *“Le misanthrope”*, Célimène évoque un *«grand flandrin de Vicomte»* qu'elle aurait vu, *«trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds»* (V, 4).

Ainsi, si Mlle Molière s'écrie : *«Toujours des marquis !»*, il s'en prenait à eux (et non pas, par exemple, aux barons ou aux comtes), qui occupent une place importante dans son théâtre, ayant, avec Sganarelle et les médecins, le record des apparitions, parce que ce titre de noblesse avait considérablement proliféré, ce qui avait entraîné une perte de considération telle qu'on en était venu à se moquer d'eux. Molière, qui se sentait autorisé par le roi à le faire, s'est expliqué : *«Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre ? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie ; et comme dans toutes les comédies anciennes on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.»* (1) Et ce sont bien encore les marquis qui sont épinglés quand il évoque *«ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde»*, *«ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides»*, *«ces lâches courtisans»*, *«ces perfides adorateurs de la fortune»*, *«ces suivants inutiles, ces incommodes assidus»*, reproduisant d'ailleurs leurs échanges pleins d'affectation (4). Si leur apparition est courte, on croit en eux, car Molière créa toujours des personnages qui sont vivants, même s'ils ne font que passer.

*

* *

Le texte, moins riche à cet égard que *“La critique de “L’école des femmes”*, ne présente que quelques-uns des principes sur lesquels Molière fondait son art.

-En 1, *«Mademoiselle Béjart»* montre que les ridicules du comédien comique sont voulus, donc inattaquables, tandis que ceux du comédien tragique sont involontaires et déplacés, donc justiciables de la satire. Son raisonnement est fin mais quelque peu contestable ; en effet, il peut paraître plus difficile de discerner chez le comédien comique le ridicule qui lui est propre de celui qu’il doit à son rôle.

-Plus essentiel, *«Mademoiselle Béjart»* avait indiqué que les *«différents tableaux des caractères ridicules»* étaient imités *«d’après nature»*, ce qui marquait le décisif refus des excès que permettent la farce ou la satire, et l’adoption d’une comédie morale.

-En 4, Molière fit prendre sa défense par Brécourt : *«Il disait que rien ne lui donnait du déplaisir comme d’être accusé de regarder quelqu’un dans les portraits qu’il fait ; que son dessein est de peindre les mœurs sans toucher aux personnes, et que tous les personnages qu’il représente sont des personnages en l’air, et des fantômes proprement qu’il habille à sa fantaisie pour réjouir les spectateurs ; qu’il serait bien fâché d’y avoir jamais marqué qui que ce soit ; et que si quelque chose était capable de le dégoûter de faire des comédies, c’était les ressemblances qu’on y voulait toujours trouver, et dont ses ennemis tâchaient malicieusement d’appuyer la pensée pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n’a jamais pensé. [...] Comme l’affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu’un dans le monde ; et s’il faut qu’on l’accuse d’avoir songé toutes les personnes où l’on peut trouver les défauts qu’il peint, il faut sans doute qu’il ne fasse plus de comédies.»*

-En 4 encore, un critique reconnaissant que le théâtre de Molière est riche en personnages taillés en pleine pâte d’humanité, mais prétendant que bientôt il n’aura *«plus de matière»*, un spectateur du parterre lui répond : *«Eh ! mon pauvre Monsieur, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu’il fait et tout ce qu’il dit. Crois-tu qu’il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes ? Et sans sortir de la Cour, n’a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n’a point touché ? [...] Molière aura toujours plus de sujets qu’il n’en voudra, et tout ce qu’il a touché jusqu’ici n’est rien que bagatelle au prix de ce qui reste.»* (ce en quoi on peut voir l’annonce du *“Tartuffe”*).

La pièce prouva encore que Molière était parfaitement conscient de son art.

*
* *

Le 14 octobre 1663, *“L’impromptu de Versailles”* fut créé, comme il se devait, à Versailles devant le roi et la Cour.

Puis, le 4 novembre 1663, la pièce fut donnée à Paris, dans la salle du “Palais-Royal”.

On vit Molière s’avancer sur le proscénium pour dénoncer la forfaiture de ses adversaires.

Si, dans la pièce, il déclara, avec bon sens, que, pour sa part, le débat sur *“L’école des femmes”* était clos, l’autre camp n’allait pas désarmer. En 1664, Donneau de Visé produisit *“La réponse à “L’impromptu de Versailles” ou “La vengeance des marquis”* qui lui valut une certaine célébrité.

Dans l’édition du texte qui fut faite en 1682 se trouvent les indications de caractères et de rôles suivant les noms des personnages.

La vertigineuse exhibition de “théâtre dans le théâtre” qu’est la pièce allait fasciner nombre de dramaturges du XXe siècle, de Pirandello à Ionesco.

Toutefois, il est évident que la pièce n’est plus guère jouée de nos jours. On peut cependant signaler ces mises en scène :

-En 1971, celle de Pierre Dux à la “Comédie-Française”.

-En 1993, celle de Jean-Luc Boutté à la “Comédie-Française”.

-En 2022, celle de Bruno Ricci qui adapta la pièce dans un spectacle de la "Troupe du Ménil St-Michel", à Beney (Meurthe-et-Moselle), intitulé "*À bride abattue*", où il fit intervenir huit comédiens-cavaliers et trois chevaux car, à leurs débuts, Molière et sa troupe sillonnèrent villes et campagnes avec carriages, tréteaux et chevaux, une vie d'artiste nomade pas toujours facile.

-En 2022 encore, celle d'Anthony Magnier, créée spécialement pour le "Mois Molière 2022" à la "Grande Écurie" de Versailles.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.ca